

# Le Maroc

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **7 (1886)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-132833>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

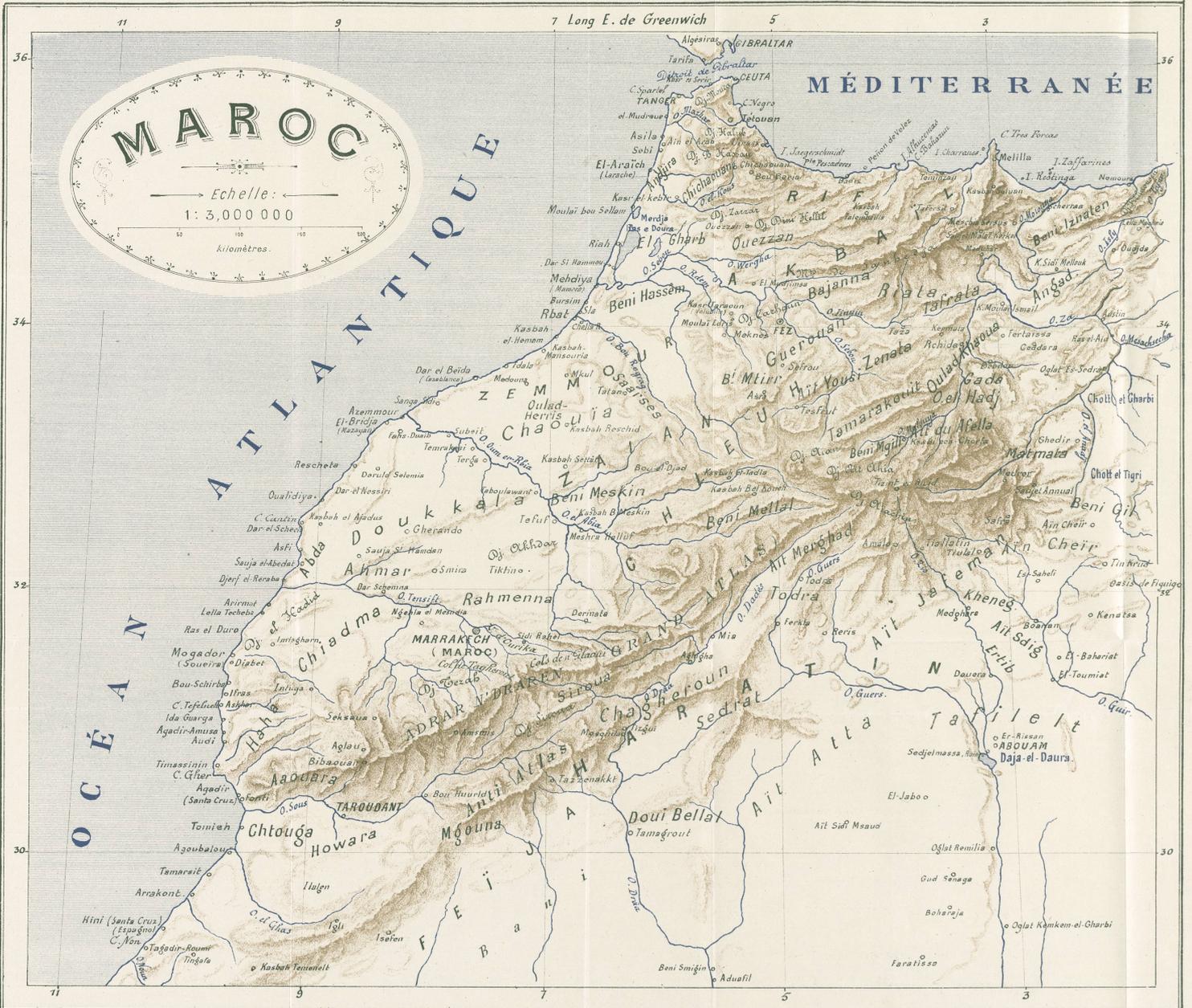
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LE MAROC <sup>1</sup>

De toutes les parties de l'Afrique, le Maroc est incontestablement celle qui est la plus rapprochée de l'Europe, puisqu'il n'en est séparé que par le détroit de Gibraltar, qui n'a pas 15 kilom. de largeur, là où il est le plus resserré, et ne dépasse guère 24 kilom. entre Gibraltar et Ceuta. Par les 1200 kilom. de ligne de côtes qu'il possède, de sa limite N.-E. sur la Méditerranée, jusqu'à l'extrémité de l'oued Drâa, sur l'Atlantique, il semble que l'accès devrait être facile dans cet empire tout entier, qu'il devrait être exploré et connu jusque dans ses moindres recoins, et que rien ne serait plus simple que d'y faire pénétrer la civilisation. Les villes de la côte de l'Atlantique : Larache, Rbat, Sla, Casablanca, Mazagan, Mogador, entretiennent des relations commerciales avec les nations maritimes de l'Europe et de l'Amérique; les grands États civilisés ont des représentants accrédités auprès du gouvernement de S. M. chérifienne; des missions diplomatiques sont envoyées successivement, de Paris, de Londres, de Vienne, de Rome, de Berlin, de Madrid, à la cour de Fez, pour négocier des traités de commerce, et, de Fez, arrivent à leur tour des ambassades marocaines, auprès des gouvernements européens, pour affermir les relations de bonne amitié avec eux. Dans ces conditions, on a peine à comprendre qu'un sixième seulement du territoire du Maroc soit connu, et que les cinq autres sixièmes soient encore à peu près inexplorés par des Européens.

Le peu d'autorité du gouvernement, en dehors des districts que traversent les deux routes qui unissent Tanger et Mogador avec les deux capitales de l'empire, Fez et Maroc, l'esprit d'indépendance d'un grand nombre de tribus, soumises nominalement au sultan, mais en réalité maîtresses chez elles, la défiance à l'égard de tout étranger, l'hostilité contre quiconque n'est pas musulman, tout cela crée, dans la plus grande partie du territoire marocain, un état d'insécurité qui n'est pas de nature à encourager les explorateurs. Aussi, en comparaison de la foule des voyageurs qui ont exploré les vallées du Nil, du Niger, du Zambèze, du Congo, la région des lacs, ou l'Afrique australe, le nombre des voyageurs au Maroc est-il bien faible. Il est juste d'ajouter que, des nombreux cours d'eau marocains qui se versent soit dans la Méditerranée, soit dans l'Atlantique, aucun n'a l'importance des grands

<sup>1</sup> Voir la carte à la fin de cette livraison.



fleuves susmentionnés, aucun non plus n'offre une voie navigable d'une certaine étendue, pour pénétrer dans le pays, sur aucun d'eux n'apparaît le plus petit vapeur; les seuls bateaux qu'on y trouve sont des bacs de forme primitive; toute la circulation se fait sur terre, par des routes peu nombreuses et dont l'entretien laisse beaucoup à désirer. Nous avons à peine besoin de dire que les chemins de fer y sont inconnus. Quant au télégraphe, il n'existe qu'entre Tanger et Fez.

Et cependant, le Maroc mérite à tous égards d'être étudié : pour lui-même, comme pays; pour l'importance qu'il pourrait acquérir au point de vue commercial; eu égard surtout aux conditions sociales de ses populations et à leur besoin de participer aux bienfaits de la civilisation moderne. Aujourd'hui nous consacrerons quelques pages à la géographie physique du Maroc; non pas que nous puissions en décrire toutes les parties, puisque ceux qui l'ont exploré, depuis Lemprière, en 1789, jusqu'à Lenz, en 1880, n'ont guère pu en voir que les chemins battus du territoire directement soumis au sultan. Rohlfs, de 1861 à 1864, a parcouru ces districts dans plusieurs directions; il a traversé la chaîne du grand Atlas sur divers points, et exploré les oasis de Tafilelt, Figuig, Touat et Tidikelt. Lenz, après avoir étudié le Maroc septentrional, a aussi franchi le grand et le petit Atlas à leur extrémité S.-O<sup>1</sup>. Enfin, en 1883 et 1884, de Foucauld a fait, dans l'intérieur du pays, une exploration beaucoup plus complète; comme Rohlfs, il a passé l'Atlas par plusieurs cols, a reconnu le premier la chaîne du Bani, déterminé plus de quarante positions astronomiques, et rapporté trois mille chiffres d'altitudes. Malheureusement pour nous, ses recherches n'ont pas encore été publiées, non plus que le réseau détaillé de ses itinéraires et ses cartes spéciales. M. Élisée Reclus a eu le privilège de pouvoir les consulter avant la publication de son dernier volume; nous devons donc lui emprunter les renseignements spéciaux que lui ont fourni les manuscrits de M. de Foucauld.

Situé dans la zone tempérée, entre le 28° et le 36° lat. N., le Maroc, par le fait du développement de sa ligne de côtes sur l'Atlantique et sur la Méditerranée, et du relief de son sol, qui s'élève graduellement des bords de la mer vers l'intérieur jusqu'à la région des neiges perpétuelles, jouit, sous un ciel d'une pureté remarquable, d'une position privilégiée, comparativement aux parties de l'Afrique qui appartiennent à la même zone : l'Algérie et la Tunisie, beaucoup moins arrosées, la

<sup>1</sup> Voy. la carte, III<sup>me</sup> année, p. 20.

Tripolitaine, beaucoup plus exposée au vent chaud du désert, et l'Égypte, au nord du tropique, resserrée par des déserts des deux côtés de la vallée inférieure du Nil.

La variété des formes de sa structure est aussi beaucoup plus grande que celle des autres pays susmentionnés, soit que l'on considère la côte, de l'embouchure de la Molouya, devant laquelle les îles Zaffarines sont disposées en demi-cercle, jusqu'à la péninsule de Ceuta, et du cap Spartel au cap Cantin et au promontoire de Ras Uferni (cap Gher), soit que l'on s'attache au contraste qu'offrent les deux versants de l'Atlas et les vallées qui en dépendent.

Le voisinage de deux mers, l'échange régulier de la brise de terre et de la brise de mer, joints aux courants aériens qui soufflent régulièrement, tantôt de l'Atlantique, tantôt de la Méditerranée, assurent à toute la partie septentrionale du Maroc une humidité bienfaisante, propre à féconder un sol qui, riche en lui-même, peut produire tous les végétaux, plantes et arbres des régions chaudes de la zone tempérée, ainsi que ceux des diverses altitudes des pays de montagnes. Sur le versant nord de l'Atlas, les vapeurs des deux mers se condensent, suivant les saisons, en pluie ou en neige, et fournissent toute l'année un tribut suffisant à l'arrosement des vallées qui sillonnent cette partie du Maroc.

C'est à la situation relative de l'Atlas que le Maroc septentrional doit sa fertilité, et la partie méridionale de l'empire la conservation de ses oasis entre la chaîne de montagnes et le désert de sable qui, dans cette région, se rencontre beaucoup plus au sud que dans le Sahara algérien ou le Sahara tunisien. Du cap Gher, un peu au nord de l'embouchure de l'oued Sous, la chaîne du grand Atlas s'étend dans une direction N.-E., à peu près parallèle à la côte à travers le Maroc, l'Algérie et la Tunisie jusqu'au cap Bon. A 600 kilom. de son point de départ se trouve le djebel Aïachin (3500<sup>m</sup>), dont les cimes se distinguent des crêtes environnantes par la blancheur de leurs dômes et de leurs pointes. C'est le grand massif central d'où partent les ramifications qui s'étendent, à travers tout le plateau marocain, jusqu'à la chaîne du Rif, versant montagneux qui se développe en un vaste hémicycle, le long de la Méditerranée, du promontoire de Tres Forcas, à la pointe de Ceuta. Dans le voisinage de la côte, les monts les plus élevés se dressent à l'ouest de Tétouan : ce sont les sommets de Beni-Hassan, dont le point culminant atteint 2010<sup>m</sup>, et qui se continuent au sud par le djebel el-Kmas et le Zarzar, dominant la ville de Ouezzan de sa masse conique.

D'après de Foucauld, les monts de Beni-Hassan, d'où descend vers l'Atlantique l'oued el-Khous, forment une rangée d'un aspect superbe ; ils ressemblent, par leur forme, à des rochers de Gibraltar juxtaposés sur un piédestal commun. Les eaux ruisselantes, les prairies, les bois et les cultures des pentes font de cette contrée l'une des régions les plus charmantes de la Berbérie, contrastant d'une manière admirable avec les escarpements arides et sauvages du Rif, qui s'étendent à l'est. Au nord, la chaîne se termine par le promontoire du djebel Mouça (856<sup>m</sup>), le pilier méridional de l'ancienne porte d'Hercule ; partagé en deux par une fissure verticale, il n'est pas moins beau que le rocher de Gibraltar. De près, ce n'est plus qu'une masse informe, un chaos de rocs où quelques arbres croissent çà et là sur le flanc des précipices, et dont les retraites sont habitées par des sangliers, des loups et des singes, ce qui l'a fait appeler la montagne des Guenons.

C'est aussi du djebel Aïachin, centre de l'Atlas marocain, que rayonnent les trois grandes rivières du Maroc septentrional. A l'ouest, l'Oumer-Rbia, la « Mère des pâturages, » ainsi nommée à cause de la richesse de ses bords en étendues herbeuses, dues à l'abondance de ses eaux ; pendant des semaines entières de la saison des pluies, les voyageurs sont obligés de camper sur ses rives, attendant que l'eau ait assez baissé pour leur permettre le passage qui s'effectue sur des radeaux de joncs. Au N.-O., le Sebou, le cours d'eau le plus abondant de l'Afrique septentrionale après le Nil, large de 100<sup>m</sup> à 300<sup>m</sup> dans sa partie inférieure, et d'une profondeur moyenne de 3<sup>m</sup>, qui permettrait de l'utiliser pour la navigation, du moins pendant une grande partie de l'année, et d'arriver par eau, sans peine, jusque dans le voisinage de Fez, la marée remontant à une grande distance dans le courant du fleuve. Au N.-O., la Molouya, le principal tributaire marocain du bassin méditerranéen ; alimenté à son origine par les neiges de l'Aïachin, il roule une assez grande quantité d'eau, que grossissent des affluents venus de l'est, en particulier l'oued Za. Jusqu'en 1830, la Molouya formait la frontière entre l'Algérie et le Maroc ; par suite des traités de la Tafna et de Tanger, la frontière a été reportée un peu plus à l'est, en sorte que les deux rives de la Molouya sont actuellement en territoire marocain.

Après avoir projeté ses chaînons latéraux, le djebel Aïachin se termine brusquement par les escarpements du djebel Terneït, prodigieuse falaise entourée de plaines qu'elle domine d'une hauteur de 2000<sup>m</sup>. De cette partie du grand Atlas au cap Gher, le nombre des cols qui peuvent servir de passage est peu considérable. Les principaux sont

celui du Tizi n'Glaoui, entre le djebel Aniemer et le djebel Tidili, par lequel on passe de la vallée de l'Oum-er-Rbia dans celle de l'oued Drâa; il est praticable toute l'année, quoique pendant l'hiver il y tombe une si grande quantité de neige, que les voyageurs doivent s'arrêter dans les derniers villages, pour s'empresser de franchir le col à la première éclaircie. Au S.-O. du Tizi n'Glaoui se dresse le djebel Siroua, dôme d'apparence formidable, et, d'après de Foucauld, revêtu de neiges éternelles. Il est situé en dehors de la crête du grand Atlas, et forme le nœud qui rattache le petit Atlas à la chaîne principale, entre les deux bassins de l'oued Sous et de l'oued Drâa. De la ville de Maroc, l'Atlas se présente comme un rempart à peine dentelé, d'où les neiges disparaissent aux premiers jours de l'été; dans cette partie de la chaîne, l'altitude moyenne de la crête serait, d'après Maw, de 3900<sup>m</sup>; les pics les plus élevés ne la dépasseraient pas de plus de 200<sup>m</sup>. Le col de Tagherout, par lequel on passe de la ville de Maroc dans la vallée de l'oued Sous, est à une altitude de 3500<sup>m</sup>, les voies d'accès en sont très difficiles pour les bêtes de somme; en revanche, à une trentaine de kilomètres à l'ouest, au pied du djebel Tezah, se trouve, à 2100<sup>m</sup> de hauteur, une large brèche, qui offre un chemin facile aux caravanes. Enfin, près de l'extrémité de la chaîne, à une altitude de 1800<sup>m</sup>, le col de Bibaouan (les Portes), conduit de Maroc à Taroudant, dans la vallée de l'oued Sous. Nos lecteurs se rappellent que c'est par cette route pierreuse, d'un accès difficile aux chameaux, que Lenz a franchi l'Atlas.

Le faite de la grande chaîne est composé de roches primitives : porphyres, basaltes, granit, dont les débris épars sur les pentes, formées d'assises de grès, de schistes, de calcaires et de marbres, témoignent de la présence d'anciens glaciers dans les vallées de l'Atlas. Dans celles qui s'inclinent vers l'Atlantique, le géologue anglais, Maw, a trouvé, à 1750<sup>m</sup> et à 2400<sup>m</sup>, des moraines latérales, médianes et terminales, qui ne diffèrent en rien de celles des Alpes; en outre, des collines entièrement composées de débris glaciaires se succèdent à la base des montagnes en une large zone, interrompue de distance en distance par les bouches des vallées; ces amas de débris auraient été déposés par d'immenses champs de glace qui recouvraient les escarpements des monts et qui, en se retirant, ont laissé une large dépression entre la grande chaîne et les collines de déblais morainiques.

Le versant méridional du grand Atlas est, comme celui des Alpes, beaucoup plus escarpé que le versant septentrional; il est protégé contre les vents desséchants du Sahara par la chaîne du petit Atlas ou Anti-Atlas.

Entre le grand et le petit Atlas coule l'oued Sous, rivière intermittente, dont le lit se remplit en hiver et tarit presque entièrement en été, dans la partie inférieure de son cours. Lorsque Lenz la traversa, en mars, à une centaine de kilomètres de son embouchure, ce n'était plus qu'un filet d'eau de 3<sup>m</sup> à 4<sup>m</sup> de large, et de 30 à 50 cent. de profondeur.

Au sud du petit Atlas se trouve une dépression, connue sous le nom de Feïja, limitée par une sorte de mur rocheux, le Bani, étudié spécialement par de Foucauld. Il ne s'élève guère qu'à 200<sup>m</sup> ou 300<sup>m</sup> au-dessus du sol environnant, n'a qu'un à deux kilom. de base, et ne présente au sommet qu'une simple lame rocheuse; en revanche, il s'étend de l'Atlantique jusque près de Tamagrout, sur une longueur de 600 kilom., au nord du Drâa. De distance en distance, le Bani est percé de portes ou de défilés, généralement fort étroits, en amont desquels se réunissent cinq ou six rivières, apportant au Drâa, par un canal unique, les eaux qui descendent du petit Atlas. Les parois de ce mur n'offrent que la roche pure, sans couche de terre, sans végétation dans les anfractuosités; il se compose d'un grès calciné d'apparence et revêtu d'une croûte noire et brillante. Entre le Bani et la vallée du Drâa, émergent encore çà et là des saillies rocheuses, auxquelles les indigènes donnent le nom de serpents, parce qu'elles ressemblent de loin à des reptiles allongés sur le sable.

Du versant méridional du grand Atlas descend le Drâa, qui draine toute cette partie de la chaîne, sur un espace de 300 kilomètres. Il s'échappe vers le sud par des défilés, à travers le djebel Chagheroun, continuation du petit Atlas. C'est dans cette partie de son cours, qu'avec le Dadès, son principal tributaire, il roule la plus grande quantité d'eau. En aval des gorges, et sur un parcours de plus de 1000 kilom., il ne cesse de diminuer, grâce aux cultures de ses rives, à l'évaporation et à l'infiltration dans les sables. Au sortir des défilés, il est bordé, à droite et à gauche, d'une lisière de palmiers, de 500<sup>m</sup> à trois kilomètres de large; plus loin, il effleure le désert par un de ses méandres; en aval encore, tournant au S.-O., il distribue une partie de ses eaux aux canaux d'irrigation des plantations de palmiers, puis il s'étale en une vaste dépression, la Debaya, qui est alternativement un lac sur lequel s'abattent des nuées d'oiseaux, un marécage, puis une plaine humide qu'on laboure et qu'on ensemeince en céréales. Au delà, l'eau diminue encore, et bientôt le « Nil marocain » n'en a plus une goutte à sa superficie. Ce n'est qu'à l'époque de la fonte des neiges et pendant les années exceptionnelles, que son courant atteint l'Atlantique. En

temps ordinaire, un peu d'humidité filtre dans les profondeurs, les cultures faites dans le lit du fleuve produisent une moisson, et en maints endroits on y creuse des puits où l'eau s'amasse peu à peu.

A l'est de l'oued Drâa, s'étend une région montueuse, dont quelques cimes ont des formes bizarres : tours, pyramides, murs crénelés ; entre Figuig et Tafilelt, Rohlf s'en vit une qui ressemblait à une nef d'église flanquée de son clocher ; un instant il se crut le jouet d'une illusion d'optique. Cette région est arrosée par l'oued Zis et l'oued Guir, qui fournissent l'eau nécessaire à l'irrigation des oasis de Tafilelt, à 250 kilomètres de leurs sources, puis, réunis ils se perdent dans le désert, et nul voyageur, jusqu'ici, n'a pu dire si leur lit se continue au sud à travers les grandes dunes, soit pour se reposer à l'ouest vers le Drâa, soit pour se rattacher à l'est au bassin du Messaoura, ou pour se maintenir indépendant dans la direction du Niger. Quant à l'oued Guir, à l'est des précédents, réuni aux cours d'eau qui descendent des oasis de Figuig et du district d'Ich, il se dirige vers les oasis du Touat, puis on ignore ce qu'il devient, s'il rejoint le Drâa, ou le Niger, ou s'il se perd dans un bassin sans écoulement. Les plantations de palmiers de la vallée du Drâa produisent les meilleures dattes de tout le Maghreb occidental ; à l'ombre des arbres croissent des céréales, et des légumes : choux, raves, oignons, carottes, tomates, melons. Dans les oasis de la région connue sous le nom générique de Tafilelt, on trouve en outre, des raisins, des olives, des pêches, des prunes, des abricots exquis ; celles du Tafilelt méridional ne reçoivent les eaux du Zis et du Guers qu'au printemps, lors de la fonte des neiges du grand Atlas, mais alors il arrive parfois de voir tous les jardins inondés ; l'oasis devient un vrai lac. La daja el-Daura, dans laquelle se perdent, plus au sud, tous les courants descendus de cette partie du versant méridional de l'Atlas marocain, se transforme en un lac temporaire, après quoi on en laboure le sol, et on lui fait produire des récoltes comme à celui de la Debaya de l'oued Drâa. L'oasis de Figuig se trouve sur la limite entre la région des plateaux et celle du Sahara, aussi, quoique ses palmiers fournissent encore d'excellentes dattes, ce sont surtout des céréales que produisent les terres arrosées. Quant aux productions du Touat et du Tidikelt, qui appartiennent au Sahara proprement dit, leurs dattes sont moins appréciées que celles du Tafilelt.

Les influences du climat du Maroc méridional se font peu sentir dans toute la partie de cet État située au nord de l'Atlas, cette chaîne servant d'écran protecteur contre le vent brûlant du désert. Grâce aux

vents alizés et aux brises marines, le climat du Maroc septentrional est exempt des variations extrêmes de température. Sous ce rapport, Mogador est tout particulièrement privilégiée ; il est peu d'endroits sur la terre où la température moyenne soit plus égale. D'après des observations faites par M. Beaumier, consul de France dans cette ville, la variation journalière des hauteurs thermométriques n'est en moyenne que de deux degrés et demi à quatre degrés. C'est à cette remarquable égalité de température qu'il faut sans doute attribuer la rareté des maladies de poitrine dans cette partie de l'Afrique ; la phthisie y est presque inconnue ; en dix années, le médecin Thévenin n'en a vu que cinq cas parmi les natifs, et trois de ces affections avaient commencé en pays éloignés. L'action du climat de cette partie du littoral a toujours été excellente sur les malades européens. Dans l'intérieur des terres, où les brises de mer ne se font sentir que faiblement, les variations de température augmentent en proportion de l'éloignement du rivage.

La diversité de climat des deux parties du Maroc, au nord et au sud de l'Atlas, a pour conséquence une flore très variée, méditerranéenne dans le Maroc septentrional, saharienne au delà de la grande chaîne. En deçà de l'Atlas, la végétation a beaucoup de rapports avec celle de l'Espagne. Ce n'est guère qu'au centre du pays que se trouvent des espèces propres au Maroc seul. Vers les sommets de l'Atlas se rencontrent des espèces européennes, entre autres une essence de pin odorant, dont le bois sert à la fabrication de meubles précieux. D'autre part certaines espèces sahariennes ont passé sur le versant septentrional : tels sont les acacias gommiers, et plusieurs grandes euphorbes qui fournissent des gommes, utilisées dans l'industrie. Le dattier s'avance jusqu'à Tanger, mais il n'y porte pas de fruits ; même à Mogador, il ne donne que des dattes médiocres. Une des espèces indigènes les plus remarquables du Maroc est l'*arganier*, souvent comparé à l'olivier ; on le rencontre au sud de l'oued Tensift. Il croît dans les terres peu fertiles, et se passe de toute irrigation ; son tronc noueux porte des branches tortueuses recouvertes d'un maigre feuillage. Les animaux domestiques, sauf les chevaux et les ânes, en mangent les baies avec avidité, et les Marocains extraient, des noyaux, une huile d'un goût particulier, peu estimée des Européens. Le bois de cet arbre est extrêmement dur, ce qui a valu à l'arganier le nom de *sideroxylon* (bois de fer).

Le sol du Maroc recouvert d'une riche couche d'humus peut produire, sans engrais et avec peu de travail, des céréales et des légumes de

toute espèce, du lin, du chanvre, de la vigne, du safran, du tabac, l'olivier, le cotonnier, le bananier, le mûrier, etc. Autour des villes de Maroc, Fez, Rbat, etc. s'étendent des jardins remarquables, dans lesquels, grâce à une bonne irrigation, prospèrent l'oranger, le citronnier, le pêcher, l'abricotier, etc., mais ce n'est guère que près des grandes villes de l'intérieur que la culture est régulière ; à une certaine distance, l'existence de l'agriculteur est trop précaire, et le fruit de ses labeurs trop exposé à devenir la proie de despotes avides. Grâce à la fécondité du sol, le Maroc pourrait fournir de froment, d'orge et de riz une partie de l'Europe, mais le gouvernement décourage le cultivateur par les entraves qu'il met à l'exportation.

Les forêts, peu nombreuses il est vrai, renferment de bons bois de construction ; on en rencontre de fort belles sur les flancs de l'Atlas ; dans les provinces du nord elles sont composées de chênes à glands doux, de chênes-liège, de chênes verts, de cèdres et de gommiers. L'arar, espèce de genévrier à l'épreuve des vers et de la pourriture, fournit un bois de charpente qui répand l'odeur du cèdre. Dans les montagnes croissent le pin d'Alep, le cèdre, le thuya, le pistachier. Mais l'exploitation des richesses forestières est interdite par le gouvernement.

Le Maroc possède aussi de belles et riches prairies et des pâturages immenses, propres à nourrir de nombreux bestiaux ; chevaux, mules, chameaux, ânes, bœufs, vaches y abondent, et sont de bonne race ; celle-ci pourrait encore être perfectionnée si l'élevage était encouragé. La laine des moutons est fort appréciée, ainsi que les peaux de chèvres qui alimentent la principale industrie du pays, celle des maroquins ; mais l'élève du bétail demeure stationnaire, par suite de l'interdiction formelle d'exporter des bestiaux. Le gouvernement anglais seul achète fort cher, chaque année, un privilège d'exportation pour quelques milliers de bœufs nécessaires à la garnison de Gibraltar.

En fait d'animaux sauvages, le lion et la panthère se rencontrent encore dans le voisinage de la frontière algérienne, au milieu des montagnes du Rif. Les lapins pullulent dans la péninsule de Tanger, mais ils diminuent graduellement dans la direction du sud ; l'on n'en trouve plus au sud du Bou-Regrag. Les sangliers sont nombreux dans les taillis de chênes, de hêtres, de genévriers. L'hyène rayée parcourt les plaines et fait de grands ravages parmi les troupeaux de moutons et de chèvres. Au sud de l'Atlas abondent encore les gazelles et les autruches. Le fléau des sauterelles sévit souvent dans le Maroc méridional ; en revanche, ces ravageurs apparaissent rarement sur le versant maritime du grand

Atlas ; la chaîne, qui oppose une barrière au vent du désert, semble arrêter aussi leurs nuées, ils ne se montrent dans le Maroc septentrional que par bandes isolées.

Avec leur climat presque européen, les hautes vallées de l'Atlas pourraient devenir un lieu d'élevage pour tous les animaux domestiques, ainsi que pour toutes les plantes de la zone tempérée.

Dans des articles subséquents nous traiterons du Maroc au point de vue du commerce, et des conditions sociales de cet empire.

---

## NOUVELLE EXPLORATION DES AFFLUENTS DU CONGO<sup>1</sup>

Par le Rév. GRENFELL et M. von FRANÇOIS.

Nous avons déjà fait ressortir, l'année dernière, l'importance des découvertes du Rév. Grenfell, au point de vue de l'extension des voies navigables parmi les affluents des deux rives du Congo ; il venait de remonter l'Oubangi sur une longueur de 450 kilom., jusqu'au 4° 30' lat. N., et l'Ikelemba, tributaire de la rive méridionale, sur un parcours de 200 à 250 kilom. dans une direction est. Au moment de faire paraître notre dernier numéro, nous sont parvenus les détails d'une reconnaissance nouvelle des deux grands affluents de gauche, le Loulongo et le Rouki, entre lesquels coule l'Ikelemba. Nous les résumerons d'après le *Mouvement géographique*, ainsi que d'après le *Times*, qui a obtenu sur ce sujet des renseignements spéciaux du secrétaire-général de la Société des missions baptistes d'Angleterre, M. Baynes, et de M. Taunt, lieutenant de marine américain, revenu récemment à Londres, après avoir rempli au Congo une mission dont l'avait chargé le gouvernement des États-Unis.

Le but du Rév. Grenfell, dans ce nouveau voyage avec le *Peace*, était la reconnaissance d'une région non encore explorée au sud du coude du Congo, pour se rendre compte des perspectives que cette partie de l'Afrique centrale peut offrir aux missionnaires. Pour cela il s'adjoignit M. von François, géographe de l'expédition Wissmann, dont les observations scientifiques devaient donner, aux résultats de l'exploration nouvelle, une précision des plus désirable pour la navigation fluviale. M. von François, revenu à Bruxelles, a confirmé les renseignements fournis d'abord par M. Grenfell.

<sup>1</sup> Voy. VI<sup>me</sup> année, p. 273-284.